

Où est le deuxième royaume?

François Ricard

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1979). Où est le deuxième royaume? *Liberté*, 21(6), 33–39.

Où est le deuxième royaume ?

FRANÇOIS RICARD

Long préambule...

Je ne voudrais pas parler ici en critique. Non par impossibilité, mais bien par choix, et parce que la critique, devant un essai comme sont éminemment ces *Deux royaumes*, ne peut venir, me semble-t-il, que plus tard, en second lieu, une fois seulement que j'aurai consciemment assumé mes réactions « pré-critiques », c'est-à-dire cette sorte d'ébranlement provoqué par ma lecture.

Evidemment, cet ébranlement, je pourrais le taire. C'est ce que je fais ordinairement : je le tais, ou je tâche de le distancer, sans complètement le perdre de vue cependant, puisque j'estime que c'est toujours lui qui inspire secrètement mes discours même les plus apparemment « objectifs » sur les oeuvres ; bref, de toute manière, je le camoufle. Mais ici, je voudrais essayer de m'y tenir. Pour rendre plus ample justice à l'oeuvre, mais aussi pour me rendre un peu justice à moi-même.

Mais pour commencer, liquidons paradoxalement ce que je ne dirai pas, en posant la question : que serait un discours « critique » sur *les Deux royaumes* ? Il pourrait être de deux types. Littéraire d'abord, c'est-à-dire une description de l'écriture de Vadeboncoeur, description qui serait, j'en suis sûr, d'une très grande richesse, vu la richesse, justement, de cette écriture, que je ne suis pas loin de considérer, au même titre que celle du *Discours de la méthode* ou des *Réveries du promeneur solitaire*, comme une réalisation quasi exemplaire de ce genre toujours méconnu qu'est l'essai. Une telle descrip-

tion mettrait en lumière, par exemple, la nature à la fois lyrique et narrative de cette sorte d'écrits, ou sa rhétorique fondée sur le leitmotiv et la métaphore, ou encore des effets stylistiques particuliers, comme, dans le cas présent, un emploi renouvelé de l'imparfait. Tout cela, qui serait intéressant, aurait cependant, dans l'optique que je veux adopter, l'inconvénient de n'être possible qu'à la condition que j'aie désamorcé le texte, que je me sois soustrait à la charge qu'il exerce sur moi, et même que j'ignore ou que j'annule son contenu, toutes choses recommandées par la moindre méthodologie critique mais qui sont exactement le contraire de ce que je cherche.

Faut-il alors tenter une critique « philosophique », qui consisterait à dégager les idées de Vadeboncoeur, à les organiser, à les systématiser et à les étudier, sinon à les discuter, en tant qu'idéologie ou savoir particulier, du point de vue de leur cohérence et de leur vérité ? Mais cela non plus ne convient pas à mon propos. Car ramener *les Deux royaumes* — ou tout essai véritable — à ses seules idées, c'est — littéralement — prendre des vessies pour des lanternes. Une telle écriture n'est pas — contrairement à ce qu'on entend si souvent dire — de la littérature d'idées. Mais bien, au sens le plus fort du terme, une littérature du vécu, de l'éprouvé, une littérature dont la qualité est d'être aussi près que possible de la confiance, donc au delà ou en deçà du raisonnement et du savoir, dont elle a peut-être l'allure, mais ce n'est, justement, qu'une allure. Et cela est particulièrement vrai des *Deux royaumes*, qui n'est pas un livre d'idées mais bien le récit d'une « expérience », l'expression d'un « sentiment » (ces mots y reviennent constamment), le bilan d'un épisode de transformation survenu à une conscience singulière, dans un temps singulier. S'il y a pensée, ce n'est pas une pensée déduite, ni produite, mais une pensée reçue, une sorte de « révélation », un peu comme en relatent le *Discours de la méthode*, les *Rêveries du promeneur solitaire*, l'*Eloge de la folie* ou l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*.

Tout cela pour dire que le contenu des *Deux royaumes*, comme celui de tout grand essai, est indiscutable. Il est, à proprement parler, impertinent de le soumettre à un examen

des idées ou du savoir qu'il a l'air de proposer, puisque en fait ce n'en sont pas, ou à tout le moins que ces idées et ce savoir sont à ce point imprégnés de vécu, expression directe de ce vécu, que ce serait les trahir que de les en détacher. Tout vécu est irrécusable.

Ce qui ne veut pas dire qu'il soit sans réplique. Mais la seule réplique possible au vécu, c'est un autre vécu. Car si je peux réagir à un exposé d'idées ou de connaissances sans me mouiller, devant l'histoire d'une expérience, devant l'expression d'un individu, comment pourrai-je répondre, sinon par ma propre histoire et l'expression de ma propre conscience (d'où mon malaise et ma maladresse, forcément). En d'autres mots, je ne peux répliquer au contenu d'un essai qu'en écrivant à mon tour un autre essai, qu'en me dévoilant comme l'essayiste s'est dévoilé. Il n'y a pas d'autre choix, si ce n'est de faire de la critique littéraire. Or, comme j'ai dit, c'est ce que je ne veux pas faire.

Je ne veux pas le faire parce que je ne voudrais pas éviter la confrontation — la provocation, devrais-je dire — des *Deux royaumes*. Je répliquerai donc, jouissant moi aussi d'immunité, c'est-à-dire de cet avantage (ambigu) que ma réplique échappera également à toute discussion. Exactement comme dans une conversation d'amis, où les confidences échangées peuvent bien s'accorder ou diverger, mais jamais être mises en doute, car, comme on dit, la confiance règne.

... à un deuxième royaume problématique

Qu'on se rassure, je ne conterai pas mon histoire, mais je ferai peut-être moi aussi un peu de métaphysique. Toutefois, je tiens à le préciser, ce sera de la métaphysique de poche, à usage strictement privé (quoique je la rende ici légèrement publique) et très peu définitive. Bref, on voudra bien considérer ce qui suit comme une manière de lettre à un ami, et donc ne pas m'en tenir rigueur.

Je distingue, dans le livre, dans l'expérience de Vadeboncoeur, deux mouvements, sans doute intimement reliés l'un à l'autre, inséparables même, mais que pour ma part je dois séparer. Le premier est un mouvement *critique*. C'est, si l'on veut, le versant « négatif » de son expérience, qui se manifeste surtout par son recul systématique devant le monde

contemporain, sinon devant le monde tout court. Recul, c'est-à-dire retraite, repli, fin de non-recevoir et doute absolu opposés à la comédie ambiante. « J'avais tourné le dos à tout cela et gagné tout simplement la campagne de l'esprit. (...) J'avais rompu avec une certaine géographie intellectuelle et morale, mouvante et internationalement prestigieuse ; je m'en étais retiré. »

Cet éloignement mêlé de désillusion et de mépris, ce désinvestissement, cette dévalorisation inconditionnelle du monde et de ses « pompes », cette « désécularisation » est, j'en suis convaincu, le premier pas de toute conscience. Sans cette méfiance radicale, qui vise tout objet, toute pensée, tout savoir aussi bien que moi-même, sans cette « chute » et cette perte de toute certitude, je suis condamné pour toujours à l'innocence, qui est le pire de tous les fléaux. Penser ne peut commencer que par un refus (calme mais absolu), que par le soupçon jeté sur toutes choses, y compris sur cette pensée même qui soupçonne. Et rien ne résiste à cette douce destruction, aucune prétention quelle qu'elle soit, aucune conviction, si édifiante soit-elle, aucun de ces restes d'adolescence du genre « on est fort », « on doit être heureux », « on peut connaître la vérité », « on peut survivre », « l'avenir sera meilleur », « le monde est fait pour l'homme » et autres vœux pieux de même farine. C'est une dévastation complète, le congédiement sans appel de toutes les idoles.

Ce mouvement, chez Vadeboncoeur, est ce qui me retient avec le plus d'insistance. Il rejoint cette espèce d'incrédulité, cette réserve que nous avons tous, quelque part, à l'arrière-plan de notre conscience, mais que nous « refoulons » ordinairement, tandis qu'il faut, me semble-t-il, privilégier au contraire ce sentiment d'irréalité, tableter dessus au lieu de le vaincre, car il est notre seul instrument de liberté, la seule arme défensive dont nous disposons contre les séductions de la certitude béate, si fortes non seulement autour de nous mais en nous, dans ce besoin indéracinable que nous avons d'être et de posséder plus que ce qui nous est accordé. Au fond, ce que Vadeboncoeur dénonce dans notre société, c'est qu'elle veuille que nous nous prenions pour d'autres, c'est-à-dire son romantisme aigu. Aussi le dédain qu'il oppose au

monde contemporain n'est-il qu'une manifestation d'un dédain encore plus profond, envers ce qu'il faut bien appeler l'orgueil, l'absence, chez l'homme actuel, de doute ou d'ironie devant lui-même et ses propres prétentions.

Et c'est bien, en effet, le spectacle le plus désolant que cette sorte d'assurance démesurée, que cet *hybris* à quoi nous sommes sans cesse invités, par la politique, par la science, par les idéologies, par le commerce même, et je dirais aussi par la religion, invitation d'autant plus pressante, je le répète, qu'elle s'appuie sur ce que nous avons en nous de plus aveugle et de plus irrationnel, c'est-à-dire notre désir de valoir plus que le peu de chose que nous valons. Or c'est pourtant l'évidence, me semble-t-il, que nous ne sommes rien ; il n'y a qu'à voir comment nous vivons, et comment nous finissons tous. Par quelle étourderie pouvons-nous donc, devant un fait si simple, nous gonfler la poitrine un seul instant ? Sous leurs perruques, les classiques, Vadeboncoeur a bien raison, étaient plus humbles et plus lucides. En tous cas, ils étaient moins risibles que nos surhommes nu-tête et nos mutants coiffés en archanges.

J'aime par conséquent la « retraite » de Vadeboncoeur, la distance morale et intellectuelle qu'il prend par rapport aux fausses promesses de la volonté de puissance et de l'optimisme modernes. Là, je suis tout à fait chez moi.

Mais il y a l'autre mouvement de sa pensée, le mouvement « positif », celui qui, de la critique qui détruit tout, le fait passer à une affirmation, qui érige sur les ruines de ce premier royaume l'autre, le deuxième royaume : la transcendance. Là, sans doute, intervient quelque chose comme une foi, ou une grâce, qui retourne l'ombre en lumière, en tous cas un événement qui, à moi, est inconcevable. En d'autres mots, c'est ici, aux portes du Deuxième royaume, que je m'arrête et que même je me détourne.

Je sais bien que dans l'expérience de Vadeboncoeur le repli critique et cette affirmation de la transcendance sont indissociables. C'est parce qu'il lui est donné de se placer du point de vue de cette transcendance que le monde lui apparaît tel qu'il est. Le repli est, en réalité, un bond dans une autre dimension, et cette distance qu'il met entre toutes choses

et son esprit — distance qui fait à mes yeux tout le prix de sa démarche — c'est en réalité la distance entre le relatif et l'absolu.

Fermé pour ma part à cette expérience, je poserai néanmoins une question. N'est-il pas possible de vivre, par rapport au monde, dans une telle distance — critique ou ironique — sans recourir à la transcendance ? Pourquoi, pour éprouver la fausseté de ce qui nous entoure et de ce que nous sommes, pourquoi faudrait-il se placer du point de vue d'une Vérité ? Ne peut-on concevoir un sentiment critique pur, un doute qui ne soit que doute, sans autre appui que lui-même, je dirais : une circonspection radicale et athée ? Autrement dit, faut-il, pour voir le premier royaume tel qu'il est, entrer nécessairement dans le second ? Ou mieux : ce second royaume, pourquoi serait-il autre chose qu'une pure distance ?

Dans son expérience, Vadeboncoeur oppose constamment à la fragilité du premier royaume la solidité ou la densité du second, à l'ombre de l'un la clarté de l'autre, au manque d'être, la plénitude, à la bassesse, une certaine hauteur, etc. Mais ne peut-on, tout en éprouvant la fragilité, l'ombre, le manque d'être et la bassesse, tout en éprouvant l'Absence dont parle quelque part Vadeboncoeur, ne peut-on pas s'y tenir ? Faut-il y opposer une Présence ?

Pour Vadeboncoeur, cette Présence est commandée par le besoin qu'en ressent l'esprit. Je ne récuse pas ce besoin. Mais pourquoi serait-il satisfait ? Tout ne m'enseigne-t-il pas au contraire qu'il ne le sera jamais, ce qui n'est pas une raison de désespérer, mais simplement de ne pas m'y fier, même si je ne veux pas — et ne voudrais pas, car ce serait la fin de tout — le réprimer.

Si j'osais, je dirais même que Vadeboncoeur, en un sens, ne va pas au bout de son expérience, qu'il dévie en quelque sorte de son sentiment premier, c'est-à-dire de ce soupçon qui lui vient devant la réalité du monde. Car au lieu de s'y tenir, il le fait bientôt basculer en affirmation. Et si j'étais philosophe, j'ajouterais que ce détournement vient peut-être de ce que cette pensée est essentiellement dualiste, comme le dénote non seulement le titre du livre mais aussi l'ensemble de cette réflexion, qui repose presque toujours sur des oppositions. Et

je poursuivrais en demandant si, dès qu'on sort de ce dualisme, on n'entre pas aussitôt dans un espace moral et intellectuel très différent, un espace pluraliste, où la transcendance ne paraît plus nécessaire, ni même possible, où je continue à soupçonner toutes choses d'irréalité, mais de manière que mon soupçon ne débouche pas sur la connaissance de leur réalité. Là, l'absence seule, et le relatif, et le sentiment de la théâtralité et de la méprise universelle me sont clairement donnés.

Mais je ne suis pas philosophe. Tout ce que je puis dire, c'est donc que l'illusion règne. Elle règne à tel point que je ne peux pas en sortir. Car si je sais qu'une chose n'est pas ce qu'elle paraît, cela ne veut pas dire qu'elle soit le contraire, ni même qu'elle soit finalement quoi que ce soit. Derrière les masques, il n'y a pas nécessairement de visages, ou ceux-ci ne sont peut-être que de nouveaux masques. Le mensonge ne cache pas nécessairement la Vérité. L'ombre ne cache pas nécessairement la Lumière. Ce qui ne les empêche pas d'être ce qu'ils sont : ombre et mensonge. Peut-être notre lot est-il de circuler à jamais parmi eux. L'important, c'est de le savoir et de ne pas les prendre pour autre chose.

Mais je concède qu'il est difficile de s'en tenir au soupçon pur, à cette sorte d'ironie pourtant si libératrice. Qui peut se prétendre conscient de toutes ses illusions ? Qui possède à la fois cette humilité et ce courage ? Qui, dans la comédie du monde, ne prend pas parfois au sérieux son propre rôle ou la pièce dans laquelle il joue ?

En terminant, une dernière remarque. La désaffection qu'exprime le livre de Vadeboncoeur à l'endroit du monde actuel n'est certes pas un sentiment universel, loin de là, mais elle semble de plus en plus se répandre. Quelque chose, présentement, se lézarde dans l'édifice intellectuel. On en voit des indices un peu partout. Les vérités s'effondrent. Ce qu'on peut craindre, toutefois, c'est qu'elles ne soient bientôt remplacées par d'autres tout aussi fausses, quoique contraires, en apparence, à celles qu'elles viendront remplacer. Même, il ne suffit pas de le craindre : on peut en être sûr, notre faim, notre capacité de vérité étant ce qu'elle est, c'est-à-dire insatiable.